



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

LES coiffures à la chinoise ou en bandeaux plats sont de plus en plus nombreuses. Une large tresse qui tourne en couronne au-dessus du front, et un grand peigne d'écaille à galerie à pointes gothiques et à jour, est le seul ornement admis en négligé. En toilette une seule fleur naturelle placée très de côté sur les cheveux, ou quelques petites branches que l'on incline au-dessus du peigne, ont beaucoup de grâce pour les jeunes personnes. Avec les cheveux ainsi relevés sur le front, on a presque toujours deux petits crochets sur chaque tempe. Ils sont avantageux à la physionomie, et ont le même effet que les *mouches*, appelées par nos aïeules des *assassins*, et qu'elles plaçaient au coin de l'œil pour donner de la vivacité aux regards. Les femmes d'aujourd'hui

paraissent un peu plus modérées dans leurs épithètes, car il paraît qu'en province elles appellent les petites boucles de cheveux que nous venons de citer, des *accroche-cœur*. Le même sentiment de coquetterie a sans doute inspiré l'ancienne comme la nouvelle mode; aussi nous pensons qu'ici la question est changée de forme et non de fond.

— La quantité de nouvelles pièces représentées depuis quelque tems attirent beaucoup de monde aux théâtres. Mais, hors l'Opéra, il n'est pas de bon ton d'y aller en toilette. Les représentations du *Philtre* ont fait paraître quelques jolis berrets, tout-à-fait simples, crêpe lisse ou brodé, avec un nœud de ruban de gaze tombant sur le côté. Turbans en gaze claire, sans plumes ni aigrettes, mais ornés d'un bandeau d'or ou de pierrerie sur le front.

— La plus jolie parure de théâtre est toujours une robe blanche avec une écharpe en gaze de couleur bleue, rose ou ponceau. On porte cependant beaucoup de robes en mousseline de couleur, même en toilette.

— On fait de charmantes robes en gaze blanche satinée, sur lesquelles sont peintes des guirlandes formant colonnes. Ces guirlandes, de couleurs mélangées, sont entrecoupées de petits filets d'argent. Cette étoffe est tout-à-fait parée et convenable aux toilettes de noces ou de bals d'été.

— Les robes en moire ou étoffes très-fortes ont toujours des manches berrets. Un petit schall qui orne le corsage est charmant lorsqu'il est ouvert en trois ou quatre parties sur les épaules, de manière à retomber en jokeys en s'entr'ouvrant. Ce schall, garni de petite blonde, est d'une grâce parfaite.

— Des robes d'étoffes, garnies autour de la poitrine d'une blonde pliée à plat, sont très-jolies.

— Une nouvelle fantaisie, adoptée par quelques femmes, est un petit collier tout composé de coques de rubans et attaché sur le devant par un nœud de rubans : les coques sont très-serrées et enchaînées l'une dans l'autre.

— Un ouvrage à la mode est de tresser en chaînes des petites ganses plates très-étroites; elles sont d'une élasticité parfaite et propres à attacher les montres, lorgnons, etc.

— Pour lingerie, les pélerines à pans arrondis sont très à la mode. La première pélerine a des pans que l'on passe sous la ceinture. Une seconde pélerine, sans pans, est placée dessus, et un collet carré et

rabattu marque la troisième distance. On fait ces pélerines en petites mousselines à raies ou à carreaux, entourées d'un très-large ourlet, et d'une petite dentelle au bord : elles sont très-négligées.

— En dedans des peignoirs on met des collerettes à double rangée de broderie et de dentelle, sur un double collet ; ce qui est d'un effet très-riche.

— Les parasols sont beaucoup plus grands que les autres années. On en voit en soie brune ayant le bord entouré de palmes aux dessins peints ou brodés en soie blanche ou bleue.

— Les gants de fil d'Écosse se multiplient tous les jours. On fait aussi en fil d'Écosse des mitaines dont chaque bout de doigt est marqué par un liseré de couleur.

— Les hommes portent beaucoup de bas de fil d'Écosse en toilette ; des habits vert polonais, à très-large collet de velours noir, formant la pointe par derrière ; gilets en piqué fond blanc, très-petits dessins ; cravate très-haute, empesée, écrasée sous le menton, marquant de grands plis et nouée à double rosette et longs bouts plats.

— A la campagne les hommes portent des pantalons d'une étoffe légère à très-petits carreaux.

— Les jeunes gens prétendent aussi qu'il est de mode dans les châteaux de porter des chemises en guingam à dessins de couleur. Dans tous cas, cette mode est épouvantable.

HABITS ET REDINGOTES. — La forme de ces deux vêtements n'a pas subi de modifications remarquables. On en voit encore beaucoup qui se portent renversés avec des collets de velours uni.

GILETS. — Les gilets les mieux portés sont en soie ou poil de chèvre à dessins ; on met sur ces sortes de gilets des schalls en velours. Nous en avons remarqué un entre autres dont le schall était en velours et le devant en satin noir, orné d'une raie formée par une suite de fleurs jaunes. Les gilets en soie bleue sont les plus distingués ; ceux en casimir violet et à schall sont ce que nous avons rencontré de plus nouveau.

PANTALONS. — Les pantalons à bandes sur le côté sont assez nombreux en ce moment. Nous en avons remarqué plusieurs faits sur cette mode : un, couleur gris-cendre, avec deux bandes noires ; un autre bleu-clair garni d'une seule bande rouge sur le côté, d'une largeur de cinq centimètres ; un troisième était en casimir imprimé formant des carreaux blancs partagés par des raies noires ; il y avait une seule baguette noire sur le côté.

L'Empereur du Brésil.

Dans le cours d'un voyage d'agrément, j'étais allé à Cherbourg. Jugez de mon étonnement d'y trouver, arrivés de la veille, les débris de la révolution du Brésil, le premier souverain que l'Amérique envoie en exil dans notre vieille Europe. L'empereur et l'impératrice, débarqués en fuyitifs, avaient apporté eux-mêmes la première nouvelle de la révolution qui les a renversés. Embarqués à la hâte avec quelques meubles et leurs bijoux précieux, ils avaient aussi emmené la jeune reine Dona Maria, dont l'empereur exilé protège encore la royauté envahie. Ces titulaires de deux couronnes se rendaient à Brest sur de petits bâtimens, l'un français, l'autre anglais. Dona Maria y est entrée à sept heures sur la gabarre *la Seine*, la même qui escorta de Cherbourg à Plymouth Charles X sortant de France sur un navire américain. Le vent avait forcé la corvette qui portait Don Pèdre, de prendre terre à Cherbourg.

Le bâtiment anglais était dans la rade et déposait la suite de cet empereur. Il descendit à terre deux chambellans, quelques officiers de la garde et quatre nègres avec les galons de la livrée du Brésil. Toute cette suite remplit la petite auberge où je suis. Les costumes des nouveaux débarqués, leurs modes européennes taillées à Rio-Janeiro se font remarquer par un air étranger. Pendant que je déjeûnais, je vis passer au pas, sur le quai, au milieu d'une centaine de paysans et de matelots, une calèche de médiocre apparence : c'était un équipage de province qu'on était heureux de pouvoir prêter à l'empereur. Il l'occupait avec l'impératrice en habit de voyage. Elle était coiffée d'une capote en soie



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 2.º près le passage de l'Opéra
Chapeau de paille de riz des M^oins de M^{me} Seuriot rue Monsigny N.º 1.
Robe de mousseline brodée des M^oins de M^{me} Minette rue de Rivoli N.º 34.

jaune, un peu fanée par le soleil de la route. C'était dans cet appareil que ces souverains mettaient le pied sur le rivage de France.

L'attitude du peuple, empressé autour de cette voiture, était calme et respectueuse. Il y avait dans les curieux quelque chose de cette impression grave que fait toujours naître la vue d'une grande infortune. Il y avait de plus la pitié qui s'attache au sort d'une femme jeune et belle, précipitée d'un trône dans les rangs ordinaires de la vie. On redisait comment la fortune, il y a environ une année, avait choisi cette jeune femme dans une famille d'exilés. On vénérât dans l'impératrice le prince Eugène, son père, la gloire de ce royaume d'Italie. La pensée des militaires s'échappait vraie et franche avec cette chaleur d'intérêt qui a sa source dans le cœur d'un soldat quand il parle d'une femme belle, malheureuse et fille d'un héros.

Quant à ces illustres exilés que j'ai vus dans un si modeste appareil, ils avaient un air de sérénité et de bienveillance. On ne remarquait dans l'empereur qu'un honnête homme fatigué d'une royauté orageuse se retirant avec l'intégrité de ses droits et de son honneur devant une des tempêtes de cette liberté, qu'il avait fondée sous le ciel des tropiques dans une nation encore à demi barbare par ses mœurs.

Aussi cette cour fugitive n'était ni sombre, ni renfermée. Le soir du dimanche, l'empereur ouvrit son salon à tous les visiteurs curieux de le voir et d'entourer de respects son infortune. La réunion était simple, les hommages offerts sans embarras, et reçus avec cordialité; on s'assit en cercle, on fit de la musique, et l'impératrice, elle-même, se mit au piano. Voilà ce qui succédait aux galas d'une cour du midi, au baise-main de Rio-Janeiro.

Dans l'intervalle des morceaux de musique, l'impératrice causait avec aisance; elle disait aux femmes qu'elle était fière du caractère de son mari comme du nom de son père. Aux hommes, elle demandait s'ils avaient fait des campagnes avec le prince Eugène. De son côté l'empereur n'évitait pas de parler de la catastrophe qui avait amené son abdication; il se félicitait d'avoir quitté les difficultés du pouvoir pour rentrer dans la vie privée. Il alla chercher un registre dans lequel il inscrivait sa correspondance et les actes émanés de lui. « Attendez, dit-il, je vais vous lire ma proclamation d'adieu aux Brésiliens. » Afin d'être plus exact, il se retira pour traduire la pièce par écrit; revenant après dix minutes, il passa le papier à sa femme pour savoir si le style était pur. Elle sourit à quelques incorrections, et sortit pour les cor-

riger; elle rentra, et allait lire la proclamation lorsque la porte de l'escalier s'ouvre, on annonce: « L'ambassadeur de l'empereur. » Un homme en habit brodé, décoré de plaques et de grands cordons, se précipite dans le salon. Il s'agenouille pour baiser la main de l'empereur... C'était l'ambassadeur du Brésil à Paris; il accourait en vingt-sept heures, ne sachant de la révolution de son pays, autre chose que l'arrivée de l'empereur sur les côtes de France. Don Pèdre le relève, et l'embrassant avec familiarité: « Allons, dit-il, marquis, ceci est de l'histoire ancienne. » Le marquis de Rezende, se prosternant de nouveau aux pieds de sa souveraine, celle-ci le releva avec la même simplicité, mais plus d'émotion que son mari... Elle se rappelait que c'était ce même ambassadeur qui était venu à Munich, il y a moins de deux ans, la prendre pour fiancée au nom de Don Pèdre, et mettre à son doigt l'anneau d'épouse et d'impératrice.



MÉLANGES.

La fortune d'*Antony* a pâli ; c'est actuellement dans les cages enfumées de la GAITÉ que s'engouffre tout Paris. Il n'est point de chaleurs qu'on ne brave, de discussions politiques qu'on ne délaisse pour les émotions de *Il y a seize ans*.

Il y a seize ans (c'était du tems des Cosaques), une jeune fille avait été bien malheureuse ! De son côté son père s'était laissé voler un sac de cinq cent mille francs qu'on lui avait confié. Ces traverses allaient cependant être oubliées ; le propriétaire du sac était enchanté d'avoir reçu en échange de son argent la main de la demoiselle, et le mariage s'était accompli à la satisfaction générale, quand survient un petit garçon qui cause un gâchis dont on n'avait peut-être pas eu d'idée avant le nouveau mélodrame de M. Victor Ducange.

Ce petit garçon, résultat du malheur arrivé il y a seize ans à la demoiselle, s'est laissé arrêter comme incendiaire plutôt que de compromettre l'honneur de sa mère. Mais quand celle-ci le voit ramené entre quatre bons gendarmes, elle crie : Mon fils ! et s'évanouit..... Le père, furieux d'avoir été grand-papa à son insu, crie qu'on le tue. Le mari porte les deux mains à son front et ordonne qu'on lui selle un cheval, pour fuir. Mais, ô sublime du lieu-commun ! il se ravise, il rappelle ses souvenirs... c'est lui, c'est bien lui qui, colonel d'un régiment français, s'est conduit en 1814 comme un vrai Kalmouck. Il embrasse sa femme, et reconnaît son fils qui est proclamé aussi innocent du crime d'incendie que le plus digne pompier de Paris.

Malgré que le bon sens et les convenances soient à chaque pas assassinés dans ce mélodrame, des tableaux pathétiques et le jeu des acteurs étouffent dans les ames sensibles le cri de la raison et les souvenirs des longueurs.

— *La Maréchale d'Ancre*, de M. Alfred de Vigny, a obtenu un succès complet à l'Odéon. C'est un drame plein de situations fortes et entraînantes. A la Porte Saint-Martin, un drame en trois actes et en vers, intitulé *Farruck le Maure*, a été vivement applaudi. On a demandé l'auteur, M. Victor Escousse. Ce tout jeune homme, paraissant au plus âgé de seize ans, s'est avancé sur le théâtre se soutenant à peine dans les bras de ceux qui l'amenaient. Cette scène n'a pas été la moins électrisante de la représentation.

—Parmi les citoyens auxquels est décernée la médaille de juillet, on compte *onze dames et sept demoiselles*.

—M^{lle} Sontag, non contente d'être une des premières cantatrices de l'Europe, aspire aussi à la gloire littéraire. Elle vient de vendre au libraire Hartmann, pour le prix de 4,000 florins, le manuscrit d'un ouvrage intitulé *Esquisses et Voyages*.

—Après avoir donné à Londres, avec le succès le plus brillant, cinq concerts, Paganini a consenti à jouer encore dans une représentation au théâtre du roi, donnée au bénéfice de Lablache. A cette occasion, M^{me} Raimbault a, pour la première fois, joué de la manière la plus brillante le rôle d'Isabelle dans l'*Italiana in Algeri*. On a terminé par la *Prova d'un opera seria*, de Gnecco, suivi du ballet de *Kenilworth*.

—*Hernani*, traduit en anglais par lord Francis Leveson Gower, a été joué ces jours-ci au château de Bridge-Water, devant la cour et un auditoire tout composé de nobles.

Annonces.

CHOCOLATS HYGIÉNIQUES. (Extrait de la *Revue Encyclopédique*.) Les Chocolats usuels de MM. DEBAUVE et GALLAIS, rue des Saints-Pères, n° 26, sont depuis long-tems renommés par leur délicatesse et leurs propriétés salutaires; mais cette maison est connue principalement par l'invention du Chocolat *analeptique* ou *réparateur au salep de Perse* et du Chocolat *adouçissant au lait d'amandes*. Le premier est un des alimens les plus convenables aux personnes affaiblies qui ont besoin de trouver sous un petit volume une nourriture abondante, de facile digestion et non moins agréable que restaurante. Le Chocolat au lait d'amandes convient plus spécialement aux personnes qui souffrent de la poitrine et dans les convalescences de gastrites; l'usage de ce dernier offre l'avantage de jouir des propriétés précieuses du cacao sans avoir à redouter son action stimulante. On peut encore regarder l'usage de ces Chocolats comme un des meilleurs préservatifs contre la maladie régnante.

A ce Numéro est jointe la planche 816.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50.

—Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.